

17

**Dernières parutions de nos membres parmi de très
nombreuses parutions à nos Éditions**

(recueils avec recensions*17)

*

Vous trouverez un bulletin de commande sur notre site

Pour commander un recueil, se renseigner au siège,

on ne peut indiquer le tarif du recueil choisi

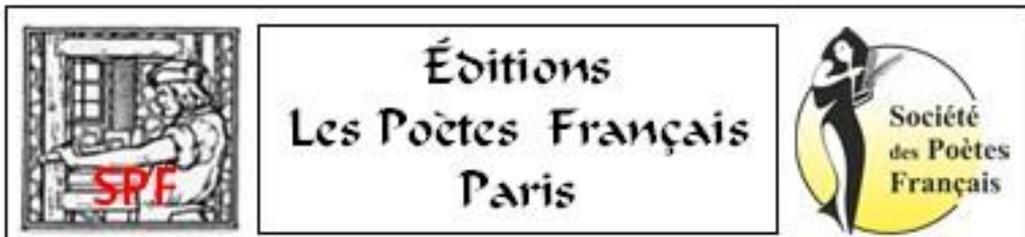
nous ne sommes pas une entreprise commerciale

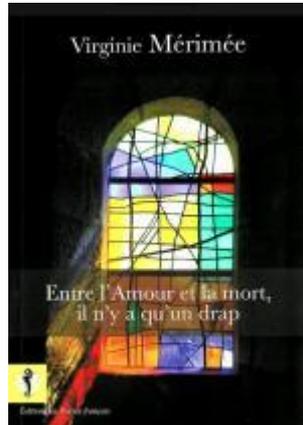
*



par **MICHEL BENARD**

*Lauréat de l'Académie française.
Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres.
Poeta honoris causa.*





**Recension : - Virginie Mérimée – Entre l'Amour et la mort, il n'y a qu'un drap –
Illustration de l'auteure- Editions les Poètes français – 3 -ème trimestre 2023 – format
15x21 – nombre de page 58 –**

« Par l'amour des mots nous effleurons l'amour des corps. » M.B

Le ressenti est évident, Virginie Mérimée est une épicurienne qui a soif de vie et soif d'amour, soif d'une pleine jouissance afin de faire reculer la mort omniprésente dont la marionnette se désarticule sur les lendemains de la ligne d'horizon : « Je boirai la vie pour mieux noyer la mort. » V.M. Au travers de ce recueil, Virginie Mérimée nous offre une poésie du plus bel intérêt. Ecriture d'une grande force, jouant de néologismes qui hélas ne seront pas toujours perceptibles. La poésie de notre poétesse se mérite.

Une porte s'ouvre sur un monde ésotérique en forme d'arbre aux racines profondes. C'est une poésie qui détourne les codes conventionnels et qui s'impose comme guide spirituel, usant facilement de jeux de mots, de subtilités de langage qui nous interrogent et nous habillent de leur mystère. Notons que la compagnie des fées n'est pas chose rare dans la poésie de notre amie, où une énigme flotte telle une brume sur un étang : « Sans se noyer dans le lac de l'oubli. »

C'est un univers surréel, peu commun, déroutant parfois où Virginie Mérimée laisse mitonner ses formules dans un grand chaudron. Nous pouvons très bien l'imaginer se débattant dans une nuée de voyelles et consonnes qui l'énivre. Elle nous entraîne dans un espace singulier, étrange et intrigant. C'est une façon pour elle de se protéger en préservant son jardin secret. Elle nous gratifie de quelques notes délicieusement érotiques : « Passe ta main dans mon corsage.../ Et cherches-y les sentiments effarouchés... » la question se pose : érigerait-elle son temple d'amour au travers de ses poèmes ? La poésie est une preuve d'amour dont Virginie Mérimée a soif d'un besoin viscéral, qu'elle désire, qu'elle ressent à fleur de peau : « Et nous graverons sur nos peaux / Des tendresses que nous seuls comprenons. »

Elle joue entre deux amours, celui de la chair et celui de l'art, car elle est plasticienne de beau talent également et il lui arrive d'érotiser l'acte symbolique de restauration d'un tableau : « Je suis la soie du pinceau / Immerge-moi sans tarder / Dans le ventre de tes nuits tourmentées.../... »

Virginie Mérimée se crée sa propre versification, nous ouvre les portes de son imaginaire, proche parfois du fantastique ou sorte de rituel séculaire aux aspects chamaniques, dont elle nous voile avec beaucoup de sensibilité, de façon détournée nous rencontrons l'essentiel questionnement de la vie. Sa poésie se veut libre jusqu'à l'absence de ponctuation, libre comme l'auteure, libre comme la femme. C'est un monde singulier, original où nous rencontrons de très surprenantes métaphores. Un monde qui se fond avec la vie jusqu'à lui rendre un sens. Il y a une forme sacrificielle, un sens sacré allant jusqu'à l'automutilation, toute théorique bien évidemment, sorte de virtualité poétisée : « Mon histoire est gravée sur ma peau.../... »

La poésie ici est prétexte à un amour aux révélations incantatoires, mystiques, sorte de dévotion profane : « Je me suis agenouillée pour lécher tes blessures.../... » ou encore : « Jusqu'à te clouer sur ta couche.../... »

Virginie Mérimée nous conduit jusqu'à la pérennisation de l'amour, sorte d'offrande du corps,

espérance significative mais indéfinie oscillant du rêve à la réalité : « Je sens l'amour m'envahir et me pousser / A t'aimer au-delà de l'abécédaire ; »

Au travers de subtiles images nous avançons sur un chemin parallèle entre le mythe et l'existence cruelle : « Je me débats dans cette marée noire humaine / Où les carcasses des colombes fusillées gisent au fond des regards. »

Cet ouvrage « Entre l'Amour et la mort, il n'y a qu'un drap » où il y a « des silences qui se font poèmes » est parsemé de petits bijoux qui peuvent nous conduire jusqu'à la transcendance.

Michel Bénard.



**Recension : Marc Nieuwjaer – Dans les bras d'un sourire –
Préface Véronique Flabat-Piot – Illustrations Laurence Nieuwjaer – Editions les Poètes
français – 3^{ème} trimestre 2023 – Format 15x21 – Nombre de pages 70 –**

Pour un poète, se retrouver « *Dans les bras d'un sourire* » est une place prometteuse et c'est là que nous retrouvons Marc Nieuwjaer avec sa dernière publication éponyme. Poète attaché au classicisme, il s'engage sur les chemins de la métamorphose, j'oserais dire sur la voie royale de la liberté d'expression. Il aborde et use de toutes les variantes techniques de la poésie. Il joue à la marelle avec un maillet, un pantoum, un sonnet ou une terza-rima. Il fait vibrer toutes les nuances de la poésie, ses aspects ludiques, les apparences de la vie, l'amour, la souffrance, la mort, avec toujours un profond retour à l'humanisme. Sa préfacière veut voir en Marc Nieuwjaer un poète qui croit aux lendemains heureux. Bel optimisme en effet et si ce rêveur avait le pouvoir de changer le monde ? Ici, il nous propose un voyage au pays de l'amour, une sorte d'odyssée aléatoire, prise de vertige, une utopie rassurante. Mais Marc Nieuwjaer est bien autre chose qu'un rêveur, il fustige les faits de la société, le malaise ambiant, il ose la déchirante histoire contemporaine en rendant hommage à Samuel Paty, victoire de l'ignominieuse ignorance et aveugle obscurantisme. Mais il n'oublie pas pour autant l'histoire en rappelant le Général Aubert Frère mort en déportation. Hélas l'histoire ne sert à rien, il suffit de regarder autour de nous actuellement. Presque à chaque page de cet ouvrage nous découvrons des signes humanistes. Il dénonce et porte la croix sociétale. « *Loin des géhennes terriennes nous nous épanouissons dans ton jardin des rêves.* » Notre poète s'accroche aussi à des rêves rédempteurs détournant les illusions jusqu'à croiser le rouge de la passion. Son ouvrage est parsemé de textes tendres et émouvants. L'amour cependant reprend ses droits humains, filiaux, sentimentaux. Belle observation de la nature où tout peut nous émouvoir et nous transporter. Il émane de notre poète des vagues écumantes de désir et d'amour : « *les flamboyants rêvent encore de ton corps nu...* » Ce sera sur une note d'optimisme que nous le quitterons : « *L'arbre de vie soudain sourit. Tous les espoirs encore sont permis.* » Petit clin d'œil à la muse Laurence Nieuwjaer dont les illustrations nées sous les pulsions du cœur, sont sensibles, naturellement simples et émouvantes, porteuses d'espoir, surtout lorsque c'est une plume qui calligraphie sur l'infini un poème encore inconnu.

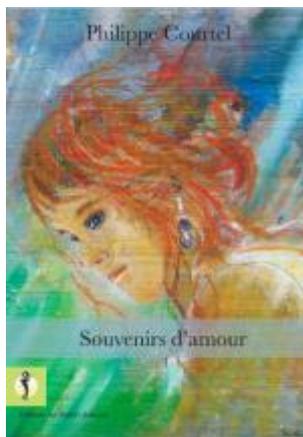
Michel Bénard.



**Recension – Nadège Quenu – Séditions au fond du temps -
Editions des Poètes français - 1^{er} - Trimestre 2024 - Format 15x21 – Nombre de pages
61 –**

L'ouvrage de Nadège Quenu, « *Séditions au fond du temps* » est conçu comme un opéra en trois actes, avec pour option la liberté de penser et d'interpréter. L'auteure nous avertit, au lecteur de construire son espace à la lecture successive des poèmes, dont le temps est le fil conducteur. Le constat est sans retour, que faire devant un monde dévasté par les locataires de la terre où il ne reste que des bribes de mémoire. Pouvons-nous nous fier aux «.../...*éclusiers du temps.* » Mais en ce chaos, il nous reste la poésie pour encore bâtir des rêves, oser encore nous recueillir sur l'autel de la beauté. L'érosion se fait lentement, cependant résonne au passage de l'amour, ce grand mystère pour lequel nul ne sait apporter une réponse crédible. L'auteure nous propose un voyage mythique au cœur de la nature, une errance imaginaire d'un cygne, d'améthyste et désir d'amour. Voyage mystique dans la nef des fous, voyage au cœur d'une poésie personnelle et originale. Parcours à la fois simple et hermétique. La couleur lexicale porte son empreinte, sorte de sceau ésotérique. Nous découvrons un contexte insolite où une bouteille peut chanter des arias à la lune. Cette errance poétique nous propose de belles images symboliques où : « .../... *s'effondre le silence des orfèvres.* » Ainsi comme moi, laissez-vous porter au fil de votre lecture, sans doute y découvrirez-vous les nuances en filigrane préluant une intention de sédition.

Michel Bénard.

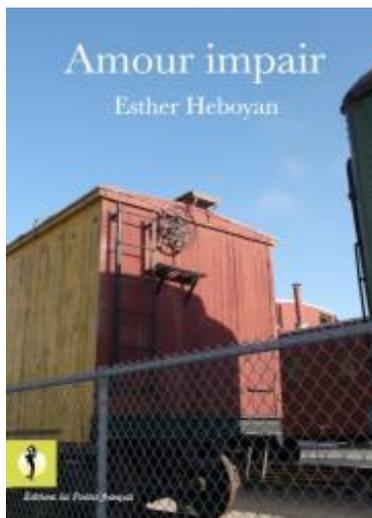


Recension : - Philippe Courtel – *Souvenirs d'amour* – Editions les Poètes français – 1^{er} trimestre 2024 – Préface Jean-Charles Dorge – illustrations Roland Souchon - format 15x21 – nombre de pages 55 –

Atypique, énigmatique et inclassable Philippe Courtel nous revient avec sa dernière publication – *Souvenirs d'amour* – Il est un poète d'une extrême sensibilité, vibrante, troublante et criante de vérité. Une poésie en déchirure à fleur de peau. Voici une poésie où l'amour qui se voudrait éternel, transparait en filigrane comme le souligne judicieusement son préfacier Jean-Charles Dorge. Une poésie à l'état pur où le rêve fait office de réalité soulignait-il encore. Poète consumé par la passion, la forme nous dérouté parfois, nous égare, mais à terme nous y retrouvons toujours la voie de la poésie. Sur cette route à l'angle d'un vers, nous découvrons un subtil clin d'œil à Rimbaud cet exilé de Charleville qui est allé se perdre sur les terres d'Abyssinie. Philippe Courtel court derrière les nuages, nous entraîne en Afrique, à Chypre ou à Bombay cette terre surpeuplée. Le poète illuminé, rêve de réveiller le « *Dormeur du val* » s'égare et se retrouve en errance sur une felouque au fond d'un sarcophage, un

monde insolite, décousu, presque surréaliste puisé au plus profond de l'imaginaire, un monde insaisissable qui dans son chaos voudrait encore croire en l'amour et dont seul l'auteur possède la clé. Voici une poésie à l'instar de son auteur drapée d'énigme et d'insolite. Nous évoluons un peu dans un monde à la Prévert où tout se mêle, s'égare et se regroupe. Une question se pose où est la différence entre l'homme et l'ange, l'un comme l'autre recherchent les jardins secrets de l'amour, pour ne trouver souvent qu'une porte fermée sur la mémoire. Ici le temps n'existe pas, passé, présent, futur se confondent, se dérobent, s'égarant dans les imbroglios d'un monde en naufrage. Philippe Courtel cherche ses repères dans des « *Petites madeleines* » de Proust avec l'innocence et l'insouciance de l'enfance. La poésie sans les arts plastiques est inconcevable, mais notre poète a eu le bon goût d'associer à son ouvrage des œuvres de Roland Souchon dont le talent rehausse avec subtilité ses textes.

Michel Bénard.



Recension : Esther Heboyan – *Amour impair* – illustration de l'auteure – Editions les Poètes français – 4-ème trimestre 2023 – format 15x21 – nombre de pages 55 –

C'est Robert Desnos qui nous introduit au cœur du dernier recueil de poésie d'Esther Heboyan – *Amour impair* – contrarié peut-être. Notre poétesse nous entraîne dans un univers singulier comme dans une sorte de marelle, jeu du hasard, impair et manque, un monde en errance entre l'Amérique du Nord et la vieille Europe. A priori l'auteure compose sa vie comme elle compose son poème aux couleurs d'une palette de Picasso, en terrasse de bistrot. Le langage contient ses mystères, ses codex, son rythme coloré et énigmatique aux senteurs surréalistes. Esther Heboyan libère ses impressions, ses ressentis, des images qui voudraient reconstituer un puzzle aux visions incertaines, volontairement floutées. Ainsi dans une ambiance à la Edward Hopper nous sillonnons dans un voyage imaginaire et intemporel, reposant cependant sur des images vécues, interprétées avec les bribes de l'expérience. Pêle-mêle nous y croisons des amours fugitives, des fragments de vie éphémères. Comme sur de vieilles photos jaunies d'Orient en Occident des mondes fusionnent. Cette poésie se vit comme une sorte d'exorcisme. Serions-nous les témoins des effets de la paréidolie où des silhouettes de femmes pleurent comme des orantes avant de se sublimer dans un nuage. Parfois dans le refus, le regard effaré se porte sur le triste portrait de la vie d'une vamp chancelante à la Max Ernst ou d'un mouiroir d'hôpital. Au fil des pages d'« *Amour impair* » nous pérégrinons des berges de l'Iowa River à l'Argovie, de Dunkerque à Istanbul, de Vallauris à Papeete. En ce périple insolite je donnerai le dernier mot aux peintres omniprésents, Wyeth, Hopper, Matisse, Ernst, Rothko, etc. et je leur laisse toile blanche pour recomposer les poèmes d'Esther Heboyan sur un fond de Blues à la voix rauque.

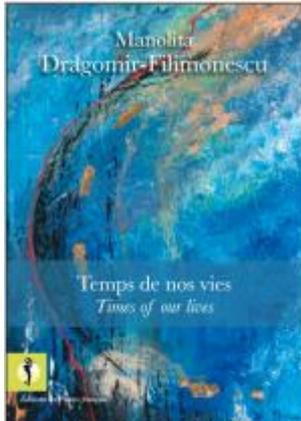
Michel Bénard.



Recension : Emmanuel Oswald – *Chroniques de voyages et de rêves éveillés* – Illustration Suzana Panasian - Editions les Poètes français – 1^{er} trimestre 2024 – format 15x21 – nombre de pages 53 –

L’auteur, Emmanuel Oswald nous invite avec son dernier ouvrage – *Chroniques de voyages et de rêves éveillés* - à une errance intérieure aux ambiances informelles, multiples et indéfinies, où l’auteur replace ses pas dans les empreintes du passé. Un univers se situant entre une prose narrative et un onirique désir de poésie, une expérience remontant le temps de la Genèse. Grande frustration au constat d’une création bien inachevée, une sorte de capharnaüm, œuvre spoliée et cependant où tout se veut émerveillement. Egoïste ou égocentrique, cette pérégrination avec - *Chroniques de voyages et de rêves éveillés* - apportera peut-être la réponse attendue. Cet ouvrage est un long questionnement existentiel. Pour qui sait regarder le monde tout devient féerie. Cette poésie olfactive contient des fragrances d’Orient, l’éblouissement d’une grande civilisation effacée pourtant toujours présente l’Egypte. Babylone la grande prostituée exhibe ses jardins, ses portiques, ses ruines glorieuses. Le poète s’interroge, il y a tant à voir, tant d’énigmes entre l’ombre, le feu et la lumière. Nous sommes emportés par un grand tourbillon de voyages, Malacca la courtisane et ses légendes, Kelantan et ses théâtres d’ombres. Le poète s’exclame, s’énivre devant ces vestiges témoins du passé. Au bout du voyage le naufrage guette, les vagues éclatent sous la lune. Voici une œuvre aux parfums cosmiques et oniriques. Juste le temps d’un rêve se faire marcheur en quête d’une rivière bleue. Nous sommes ici confrontés à une poésie porteuse des parfums anciens, festonnée par une belle et limpide écriture. L’ouvrage se termine en poésie, se refermant sur une sorte de déferlante traversant les cieux teintés d’aurore boréale. Nous refermerons donc ces pages entre galions, jonques et caravelles battant pavillons noirs. Nous descendrons les fleuves tumultueux jusqu’au delta éclairé par la lune ou les reflets de terre. Nous écouterons le chant du large qui nous invite à appareiller !

Michel Bénard.



Recension - Manolita Dragomir-Filimonescu – *Temps de nos vies* – Bilingue – Français – anglais – Olimpia Sârb traductrice - Préface Michel Bénard – Illustration de couverture Eliane Hurtado - format 15x21 – nombre de pages 105 – 1 er trimestre 2024 -

Le temps chez Manolita Dragomir-Filimonescu contient cette musique rassurante et paisible du violoncelle ou de la viole de gambe. Cette paix intérieure nous en avons bien besoin, lorsque nous entendons dans un proche lointain, le grognement des canons, le cri déchirant des bombes, le crépitement des villes incendiées par d'innombrables tyrans et criminels effarants de l'humanité. Mais notre poétesse s'arme de patience et se refuse à croire au pire, au chaos irréversible et dans un grand soleil ? elle en appelle à la Paix ! Lorsqu'il lui arrive de se trouver sur le chemin de la mort et de la contourner par la force d'un poème qu'elle brandit face au monde, les mots sont parfois plus dangereux qu'un couteau. Dans la poésie de Manolita Dragomir-Filimonescu nous retrouvons cette symbolique imagée du coquillage écrasé qui redevient sable et poussière. Par cette image nous prenons plus facilement conscience de la fragilité éphémère des choses. Tu étais poussière, tu redeviendras poussière, vieux classique biblique des origines. Nous croisons parfois dans son mode d'écriture un petit côté surréaliste où elle se transforme en touches de beauté, en pierres et mosaïques. Elle traverse aussi un univers de voiles légers dans l'attente d'un miracle. Pour elle, le poète doit agir, lutter contre la destruction du temps, renvoyer à sa source la formation du désastre. Manolita Dragomir-Filimonescu rêve de construire à l'instar des compagnons, son temple intérieur, afin de laisser filtrer de la forêt des souvenirs de nouvelles symphonies

Michel Bénard.





Recension – Noëlle Arnoult – *L'Amour est-il l'Enfance de l'Art ?* – Illustrations de l'auteure – Editions les Poètes français – Format 15x21 – Nombre de pages 159 - 1^{er} trimestre 2024.

Ce nouvel ouvrage de Noëlle Arnoult « *L'Amour est-il l'Enfance de l'Art ?* » est un cantique à l'Amour universel sous toutes ses nuances et variations. L'écriture est enivrante, sensible et s'avère être parfaitement le fruit de transmission de l'amour d'un grand père aimé, qui taquinait un peu la peinture. Non sa petite fille éblouie rêvait de fées et de princesses, mais déjà celle-ci était porteuse de la graine de la poésie. Tout repose sur la mémoire de l'enfance, l'amour ici se conjugue à l'universel, mais également au mystère de la foi. Nous croisons en ces pages un petit parfum de Cantique des Cantiques, de douceurs de miel, de senteurs de lait parfumé. Cette promenade poétique se veut parfois sensuelle, mais où est l'homme, où est l'ange ? Le contexte se colore parfois d'érotisme, laisse son cœur s'exprimer et devient offrande. Notre poétesse à soif d'amour. Laissons-nous emporter dans les rêveries et légendes de Noëlle Arnoult, qui n'a de cesse de s'extasier, sans doute une parade pour conjurer les ondes négatives de ce monde. Elle voyage dans ses rêves, ses contes et légendes, ils sont la source même de nos vies, de nos enfances, ils sont les solives et charpentes de nos existences. Si vous croisez Noëlle Arnoult, sans doute allez-vous croire que le personnage nous vient directement d'un conte de fées, mais ne vous y fiez pas trop, car c'est une femme posée et réfléchie qui ne manque ni de charme, ni d'à-propos et qui pourrait bien par le verbe et la prestance corporelle faire tourner bien des têtes de poètes. Notre poétesse se livre et l'exprime, Vénus et Eros se lovent en elle avec volupté : « *J'ai besoin que mon corps soit ton sacre offertoire, / Ma chair, ton calice, fleur, pistil encensé, / Pour nos lèvres d'âme, de fol désir, miroir, / De ma bouche, pour tes doigts, lovée volupté...* » Elle s'interroge et se demande comment est-il possible de vivre sans amour. Son désir est brûlant, elle offre à son amant la danse des sept voiles, l'inonde de parfum et lui dévoile ses charmes. Elle joue sur une sorte d'extase chorégraphique, tourne, virevolte, dans des robes de mousseline vaporeuse. Nous pourrions associer cette démarche poétique à une sorte de quête spirituelle, une extase contenue entre le mythique et l'érotique où des photographies montages nous transportent au pays de l'imaginaire. Les arts fusionnent en ce recueil, peintures, sculptures photographies, chorégraphies le tout emportés dans une belle farandole. Telle est la manière de Noëlle Arnoult de porter son attention sur l'infini et l'éternité, jusqu'à l'origine du monde.

Michel Bénard.



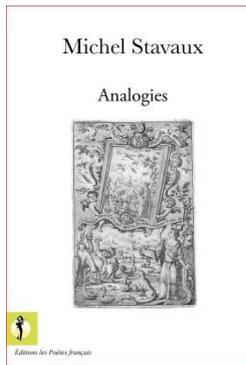


**Recension : Laurène de Beaulaincourt – *Promenade poétique* –
Préface de Jean-Charles Dorge – Illustration de la couverture : Bruno Cruchant –
Crédit photographique : Laurène de Beaulaincourt – Editions les Poètes français – Paris
- 1^{er} trimestre 2024 – format 15x21 – nombre de pages 91 –**

Laurène de Beaulaincourt nous revient avec un nouveau recueil « *Promenade poétique* » qui est une poésie se rapprochant de nous sur la pointe des pieds, dans un frôlement de tulle. Le préfacier Jean-Charles Dorge y voit « .../...*un véritable parcours initiatique.../...* » C'est bien là une poésie où le silence de la contemplation se fait omniprésent et pourtant imprégné de discrétion, juste un murmure comme pour ne pas déranger. D'emblée nous sommes placés sur le chemin de la réflexion dans un esprit de partage, de l'amour du prochain, forme d'altruisme dont la foi vibre au rythme du cœur. Ici la foi se fait pudique, se voile par modestie, mais métamorphose l'esprit par une sorte de résurrection intérieure. L'écriture retenue de Laurène de Beaulaincourt contient un mystère, une profonde énigme proche de la légende. Chartres et ses pèlerins ne sont pas loin et nous décelons un climat cher à Charles Péguy, ainsi qu'une sorte de mariage mystique évoquant Saint Jean de la Croix. Lire notre poétesse, c'est se mettre à l'écoute de l'amour et en dispenser la Parole, c'est se nourrir du Verbe. Lorsque l'âme s'égare, il faut retrouver le chemin de la conversion avec Saint Augustin, quitter les ombres pour s'élever vers la lumière de l'espérance. Parfois l'auteure joue avec les mots allant jusqu'à composer des néologismes. La quête spirituelle demeure une épreuve qui peu à peu nous engage vers la bonne direction, la voie de la révélation. La foi ici se manifeste à fleur de peau, mais grave profondément ses lettres dans la pierre allant parfois jusqu'à l'algarade. Petit clin d'œil à Saint François d'Assise, la nature sous toutes ses facettes est présente, symbolisant l'autel de la prière intérieure, de l'extase intime. La foi ici peut se comparer à une fenêtre qui s'ouvre en nous, afin de mieux nous remplir d'un pur amour : « *La profondeur de ton amour, plus apaisant que tous les baumes, me prend à rebours.../...* » Nous touchons à la quintessence où le balancier de l'existence oscille entre ténèbres et lumière jusqu'au contrepoint de la liberté et de la beauté : « .../... *flamme de l'espérance.../...* »

Michel Bénard.





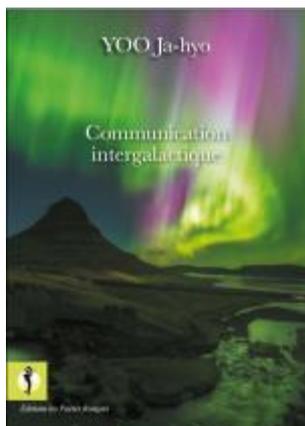
**Recension : Michel Stavaux – Analogie – préface de l’auteur –
Editions les Poètes français**

1er trimestre 2024 – format 15x21 – Nombre de pages 65 –

Dans le prolongement de son parcours poétique Michel Stavaux nous revient avec un nouveau recueil « *Analogie* » qui n’est pas d’une approche des plus évidentes. Voici une poésie qui se mérite. J’aime cette prise de position où : « *Ecrire la poésie est un artisanat sacré.* » Un pari dangereux où la poésie risque de s’égarer. Cette dernière peut-être mystique, ésotérique, psychanalytique, mais à son point ou contrepoint de bascule elle peut s’étioler. Il n’est pas nécessaire d’effleurer trop l’hermétisme, la poésie se suffit à elle-même. C’est une affaire de cœur, d’émotion sensitive. Alors laissons-nous emporter et parlons poésie. Il en est avec elle comme avec une œuvre d’art, vous avez le ressenti ou pas ! Nous sommes simplement au niveau du sensible. L’idée du poète artisan est séductrice, nous y ressentons l’intelligence de la main. J’aime aussi ce jumelage de la poésie avec la musique, Paul Verlaine n’est pas loin. L’œuvre de Michel Stavaux est marquée par une sorte de sceau initiatique. Une nécessité de renaître de ses cendres, comme le Phénix « *Au centre du feu vit l’oiseau.../...* » J’avoue me perdre un peu en ce labyrinthe poétique en franchissant certaines frontières où la guerre est à craindre. Nous sommes ici confrontés à une intrigue où nous pouvons nous égarer. C’est une poésie qui nous est insufflée au mot à mot, au goutte à goutte. Une chose est certaine il est difficile de sortir indemne d’un poème de Michel Stavaux. Il ne faut pas vouloir résister à cette écriture, il faut se laisser porter dans ses flots tumultueux pour échouer sur une berge calme. Le poète nous conduit vers une voie inconnue où toutes rencontres deviennent possibles, porteuses d’un petit parfum de fantastique ou de surréalisme. Les images les plus insolites se succèdent où nous côtoyons « - *Des rêves de poissons – des yeux de libellules – de beaux oiseaux aux plumes de fer – un aïeul trilobite – etc.* A ce stade, je vais vous laisser ici, avec notre poète singulier Michel Stavaux afin qu’il vous décrypte le secret des anges.

Michel Bénard.





**Recension : YOO Ja-hyo – *Communication intergalactique* –
Préface Jean-Charles DORGE- Illustration de couverture : photographie de YOO
Seung-hun - Editions les Poètes français – Traduction du coréen : SON Mihae et Jean-
Pierre ZUBIATE – format 15x21 – nombre de pages 92 - 1 er trimestre 2024 -**

Cet ouvrage sensible à l'expérience de l'existence, est l'exemple tangible de la proximité constructive et positive partagée entre la Société des Poètes français et la Société des Poètes Sud-Coréens. Cette compilation poignante du poète et président YOO Ja-hyo en est le fruit et le plus beau témoignage. Avant même l'idée littéraire, je retiendrai la valeur humaniste, preuve que la poésie est un merveilleux vecteur d'Amour et de Paix. Notre Président Jean-Charles DORGE auteur de la préface, perçoit chez YOO Ja-hyo avant tout une œuvre de cœur, d'âme et d'esprit, mieux elle porte une résonance universelle dont la valeur humaine est la même sur tous les points de la planète, seuls changent les termes lexicaux. Cette poésie de l'observation va à l'essentiel, souvent selon le principe des poètes asiatiques les textes sont courts. Une écriture qui conduit à d'étonnantes rencontres de jeunes filles en fleurs dans un halo de clair de lune. Le poète prend conscience de la fragilité des choses, comme une première neige qui risque de fondre sous les jeunes rayons de soleil. L'auteur nous invite par le miracle de ses textes assez brefs, à nous aventurer dans un monde insolite où la frontière entre le réel et la fiction est imperceptible. Sorte d'intériorité la route du poète est souvent solitaire, nostalgique, lucide du monde qui nous environne. Un monde à double sens dont les images se mettent en suspension, les visions se font flottantes, se superposent. Nous sommes bien là au cœur d'une poésie de l'observation nous entraînant au seuil de la réflexion. L'intention se fait narrative, porteuse de traces de vie, de soucis, d'angoisses, de joie, de mort et nous y retrouvons toujours la voie du juste milieu. Le temps s'écoule au rythme de l'horloge du grand-père, la vie se déroule tel un rouleau d'écriture sous l'ombre du passage des anges. L'existence est un parcours initiatique où il est possible de rencontrer des Bouddhas de l'ordinaire à Séoul ou à Tokyo, qui ont atteint le nirvana, sans que nous n'en ayons connaissance. Le spirituel est de l'ordre du privé. Sur le chemin le vieil arbre, comme le vieil homme tombent et pourtant la vie reprend un cycle. Les images s'enchaînent, l'enfance, l'amour, les aïeux, les maladies, les déchirures, le désespoir et pourtant demeure encore la lumière d'un sourire d'espoir. Mais il y a toujours les hommes, la politique qui engendrent des tragédies, des effusions de sang, l'inutilité du drame permanent, du chaos, des haines éternellement recommencées. L'expérience de l'histoire qui ne sert à rien, les guerres, les autodestructions, toujours justifiées par de bons prétextes, de justes raisons, afin de perpétuer drames et horreurs en toute impunité. Nous rêvons tous d'un monde meilleur, mais le monde dont nous rêvons, n'est : « *Qu'une parmi d'autres des illusions innombrables.../...* » Notre poète voudrait voir chez les hommes de toutes races, toutes nationalités le même élan de cœur pour une humanité meilleure. Sous forme de conclusion je suggérerai aux lecteurs de se reporter au poème simple, mais essentiel « *Le quotidien d'un vieux* ». En quelques mots ici

tout est dit ! Oui ! S 'il suffisait uniquement d'écrire un poème pour que l'on n'assassine plus la beauté, ni l'amour !

Michel Bénard

